

Barreau de chaise 14

Jacques Leduc

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

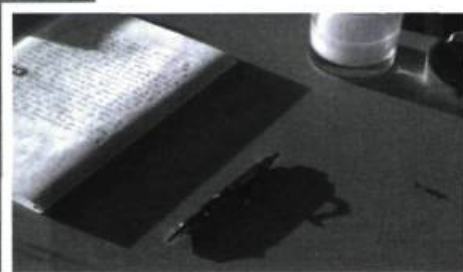
[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2005). Barreau de chaise 14. *24 images*, (125), 33–33.

Barreau de chaise 14

par Jacques Leduc



Photos : Jacques Leduc

Toutes les images ont une histoire et toutes les photographies que j'ai pu faire depuis plus de vingt ans n'auraient jamais été exposées si un jour je n'avais eu le privilège de rencontrer Robert Frank, photographe, reconnu essentiellement grâce à une collection de photographies rassemblées dans un livre qui a fait école par la singularité du regard, un fort commentaire implicite et une vision sans concession des États-Unis : *The Americans*.

Je l'avais rencontré au Conseil des Arts, à Ottawa, invité par Françoise Picard à être membre d'un jury de cinéma. J'étais un jeune homme, aspirant cinéaste, et me retrouvais pendant cinq jours en compagnie de Claude Jutra, de Charles Gagnon et de Robert Frank. Ça n'en prenait pas tant pour m'impressionner et, bien entendu, ce sont des moments que je n'oublierai jamais ! Le travail de Charles Gagnon ne m'était pas étranger et j'étais flatté de pouvoir le rencontrer. Par contre je connaissais assez bien Jutra, dont j'avais été le voisin de salle de montage pendant qu'il travaillait sur *Wow*. Il m'invitait régulièrement pour me montrer des extraits du film, et surtout les effets spéciaux qu'il cuisinait directement sur sa table de montage : il empilait jusqu'à trois épaisseurs de pellicule 35 mm dans le couloir de sa Moviola (c'était avant les Steenbeck!) à un point tel qu'on voyait mal les surimpressions qui allaient en résulter. Mais son enthousiasme, son énergie, son humeur étaient contagieux et palliaient largement les images sombres du petit écran de son appareil. Et j'ai toujours pensé que c'était grâce à lui si je m'étais retrouvé membre de ce jury.

On passait donc cinq jours à Ottawa et les quatre premiers étaient essentiellement consacrés à visionner les films, achevés ou en chantier, des candidats qui sollicitaient le soutien du CDA. Il va sans dire que pendant les projections les commentaires allaient bon train. À Jutra qui avait tranché, pendant une projection : « Ça se veut du Godard », Robert Frank avait répondu : « Oui, Godard à douze ans ! » C'était dans le ton. Nous passions de formidables journées et des soirées non moins mémorables à jouer à des variantes du jeu de la vérité dans la chambre d'hôtel de l'un ou de l'autre.

Je me sentais un brin en dehors de tout ça puisque la seule personne que je connaissais un tant soit peu était Jutra, mais c'était néanmoins le genre d'expérience qui aide à ne pas trop mal vieillir.

À l'occasion, Robert Frank, dont je connaissais et admirais le travail, prenait des photos. Avec un petit appareil de poche, comme un peu au hasard, parfois sans même regarder dans le viseur, apparemment sans cadrer. Je le regardais faire et je me disais : « c'est donc comme ça, pas plus compliqué que ça... ? » Il m'était difficile de réconcilier l'apparente désinvolture de son geste avec son travail, avec le regard si singulier de ses images. Quoi qu'il en soit, de retour à Montréal, la première chose que j'ai faite, c'est courir chez Simon's Camera et me procurer un Minox comme celui de Robert Frank. Quelle naïveté : penser qu'on fait clic par ci ou clic par là et que c'est comme ça que ça arrive. Oui, c'est comme ça que ça arrive quand on est Robert Frank. J'ai donc fait clic à droite ou à gauche, au moins quarante mille fois et bien entendu ça n'est pas arrivé et je cherche

encore. Oh, pas la même chose que Robert Frank (ou Salgado, ou Avedon, ou Cartier-Bresson, ou Dorothea Lange) mais je cherche – sans savoir exactement ce que je cherche, ce qui n'aide pas à trouver !

D'ailleurs j'avais eu la même, exactement la même réaction en voyant, dans une petite salle de Brooklyn, *À bout de souffle* de Godard. Ça avait l'air si facile. « Crisse, que je me suis dit, si y'est capable, ben moé aussi ! » Facile, oui, à condition d'être Godard. Mais l'effet persuasif avait été le même et avait assurément contribué à raffermir mon envie de faire du cinéma. Mais en matière de cinéma, je ne cherche plus, je sais désormais que c'est peine perdue.

À l'occasion d'un voyage, l'été dernier, je suis passé par Mabou, joli village du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse. Je me suis dit : « Je me dois d'arrêter à Mabou, parce que Robert Frank y réside ». Les souvenirs de ma lointaine rencontre avec lui, et du rôle involontaire qu'il a tenu dans ma vie, m'incitaient à le retrouver pour lui serrer la pince, pour le remercier et lui rendre un hommage discret. Mais j'étais encore trop intimidé, et puis je me suis dit qu'il ne se souviendrait pas de moi, alors j'ai laissé tomber. Plus tard, quand j'ai vu *After Frank*, le moyen métrage de Walter Forsyth (présenté au Festival du nouveau cinéma) qui est en quelque sorte un film à la recherche de Robert Frank qui se dérobaient continuellement et que le cinéaste ne parvenait jamais à rejoindre, je me suis dit que j'avais peut-être bien fait de ne pas m'arrêter chez lui l'été dernier. Malgré la nostalgie! 🐔

